

Le duc de Morand était encore dans son cabinet, lorsqu'un valet frappa à la porte.

—Que me veut-on ? dit le duc avec aigreur.

—Monseigneur, le fou demande à vous parler.

—Je n'ai pas le temps de le recevoir, répondit le valet.

Le valet se retira et vint rendre cette réponse au fou, qui attendait avec anxiété.

—Mais lui avez-vous dit que je voulais le voir, interrompit-il avec chaleur ; le lui avez-vous dit ?

—Monseigneur est occupé.

—En ce cas, je ferai ma commission moi-même.

Et il monta le vestibule.

—Vous ne pouvez ..

—Et qui donc m'en empêcherait ? je veux parler au duc et je lui parlerai.

Il s'élança rapidement sur les marches, traversa plusieurs pièces, repoussant violemment le valet qui voulait l'arrêter, puis arriva jusqu'à la chambre où s'était renfermé M. de Morand.

Il frappa.

—Que me veut-on encore ? s'écria le duc d'une voix irritée.

—Il faut que je vous parle, monseigneur, répondit une voix calme mais ferme.

Le duc frappa du poing sur une table, et ses yeux devinrent brillants ; il s'approcha de la porte.

—Et moi, reprit-il, je n'ai pas le temps de vous répondre.

—Monseigneur, vous m'ouvrirez, ou, je vous le jure, je briserai votre porte.

Le duc crut rêver en entendant ces paroles.

Et le fou répéta paisiblement :

—Oui, monseigneur, je briserai votre porte.

Le vieillard terrifié, et tremblant de colère, ouvrit brusquement la porte de son cabinet.

—Savez-vous à qui vous vous adressez ? dit-il en le regardant avec hauteur.

—Au duc de Morand ! répondit le fou en se découvrant.

—Oubliez-vous que je puis vous faire chasser de mon château ?

—Je le sais, monseigneur.

—Et cependant, vous n'avez pas craint de m'irriter ?

—A tout prix, je voulais vous parler, monseigneur, et vous m'avez poussé à bout par vos refus.

Le duc le regarda encore, puis, après un instant de silence, lui dit avec douceur.

—Entrez.

Le fou entra.

Le duc referma la porte, et alla s'asseoir sur un immense fauteuil de velours.

Le fou resta debout.

—Que me vouliez-vous donc ? dit M. de Morand.

—Vous connaissez madame Warner ? répondit le fou avec calme.

—Pourquoi cette question ?

—Vous la connaissez !

—Oui ; après.

—Votre fils a compromis sa fille, monsieur le duc.

—Qu'est-ce que cela me fait à moi ?

—Vous approuvez donc la conduite de votre fils, monseigneur ?

—Mon Dieu, cela m'est parfaitement égal ; mais

ce qui ne me l'est point, c'est que mon fils ait été blessé.

—Comment ! il s'agit de l'honneur d'une pauvre enfant, du repos d'une femme, et vous en parlez aussi froidement, monsieur le duc ! Votre fils a été blessé légèrement, et dans quelques jours il sera rétabli ; mais cette jeune fille a été compromise, et la réputation blessée ne se guérit pas si vite qu'un coup de feu dans la poitrine, monseigneur ; et puis, croyez-vous donc que le déshonneur s'accepte sans désespoir ni larmes ? Pensez-vous donc que la mère de cette enfant déshonorée, oui, déshonorée aux yeux du monde par votre fils, puisse être heureuse désormais ? Plus de bonheur, plus de repos ; mais la douleur, mais la honte ! Et cette jeune fille, que deviendra-t-elle ? Croyez-vous qu'elle puisse demeurer près de sa mère ? Non, car la présence de sa mère serait pour elle un éternel reproche ! Je les ai connues paisibles et fortunées toutes deux, monsieur le duc ; jamais enfant ne fut aimé davantage par sa mère, jamais aucune mère ne fut plus aimée par son enfant ; puis votre fils est venu, et il a tout détruit, tout anéanti.

Ici le duc ne put retenir un mouvement d'impatience ; le fou le remarqua, et continua cependant d'une voix douce et suppliante :

—Toutes deux n'espèrent plus qu'en une seule personne ; cette personne a le pouvoir de réparer le mal qu'un autre a causé, et d'un met fermer la blessure qui saigne ; n'est-ce pas qu'elle ne verra point d'un œil insensible les larmes que répandent deux pauvres femmes ? N'est-ce pas qu'elle mettra de côté tout orgueil, toute fierté, qu'elle sera leur appui, leur providence ? N'est-ce pas, monseigneur, que vous accorderez la réparation qu'elles osent attendre de vous ?

—Et quelle est cette réparation ? demanda le duc.

—Votre fils aime Alice, monseigneur.

Le duc se leva.

—Jamais, jamais ! dit-il avec hauteur.

Le fou le regarda avec calme.

—Et pourquoi ? reprit-il.

—Mon fils ! un Morand devenir l'époux d'une mademoiselle Warner ! allons donc !...

—Mais, monseigneur, pensez-vous donc qu'un noble soit pétri d'un autre limon que le reste des hommes ? interrompit le fou en s'animant un peu.

—Assez, assez ! vous dis-je.

—Mais, monseigneur, la noblesse est un peu passée de mode aujourd'hui, continua le fou ironiquement ; elle a beaucoup perdu de son prix depuis trente ans ; une bonne action ne perdra jamais du sien : soyez généreux.

—Quel intérêt si grand prenez-vous donc à ces deux femmes ? répliqua le duc.

Le fou ici baissa la tête.

—Je ne plaide ici que la cause de la justice, répondit-il avec douceur.

—Et moi, celle de mon honneur, interrompit M de Morand avec orgueil.

Il fit un pas vers la porte comme pour sortir ; le fou le saisit violemment au bras, et le regardant avec colère :

—Nous n'avons pas fini, duc, s'écria-t-il : nous n'avons pas fini.